

Le Tourisme en Bretagne à travers les âges



Hôtel du Parc
Quimper

Le Tourisme en Bretagne à travers les âges



Texte et dessins de L. Le Guennec



Le Tourisme en Bretagne à travers les âges



A. Babeau, dans son curieux ouvrage *Les Voyageurs en France*, partage l'histoire de la circulation depuis le XI^e siècle en trois âges bien distincts : l'âge du cheval (et de la litière) qui correspond à la période féodale ; — l'âge de la voiture, au temps de la monarchie absolue ; — l'âge des chemins de fer, concordant avec l'époque des constitutions démocratiques. Il convient d'y ajouter le règne de l'auto et de l'avion, et de faire remarquer que le premier âge avait été précédé d'un temps où les chariots évoluaient assez facilement sur les solides « chemins ferrés » dont la civilisation romaine avait doté la Gaule.

Adoptons donc, afin de donner un cadre commode à cette petite étude sur les anciennes hôtelleries bretonnes, la classification de Babeau, et enfourchons, du moins en imagination, la plus noble



Document numérisé en 2024

conquête de l'homme, après nous être munis de ces trois bourses de patience, de santé et d'argent dont, d'après un dicton italien, les voyageurs devraient toujours être pourvus, pour rechercher comment étaient jadis accueillis chez nous ceux que le souci de leurs affaires commerciales ou politiques, et plus tard la curiosité, le désir de voir et d'apprendre du nouveau amenaient à franchir les marches de cette péninsule bretonne que les géographes dépeignaient comme peuplée de « rudes gens adonnés à travail et peine », et parlant un étrange idiome, terre sauvage, presque inculte, misérable malgré ses côtes poissonneuses, battues de perpétuelles tempêtes.

L'âge du cheval

Au temps des derniers ducs, deux seules routes comptaient vraiment en Bretagne. Partant, l'une de Rennes, l'autre de Nantes, toutes deux convergeaient vers Brest, menant des deux capitales du pays à sa principale forteresse. C'étaient d'anciennes voies romaines dont on suivait encore le tracé autant que possible, quitte à s'en écarter là où la chaussée, non entretenue depuis des siècles, était devenue réellement impraticable. Durant tout le moyen-âge, elles avaient servi à la grande dévotion nationale du *Tro-Breiz*, du « Tour de Bretagne », qui consistait à visiter les sept grands saints de Bretagne dans leurs cathédrales respectives, en un circuit pédestre de la durée d'un mois. Elles restaient jalonnées de croix, de chapelles, d'établissements fondés par les Ordres hospitaliers,

chevaliers de Saint-Jean et du Temple, d'hôtelleries où les pèlerins aisés étaient hébergés chaque soir.

Bien que le très actif commerce du duché se fit surtout par mer, les marchands n'hésitaient pas à livrer leurs marchandises et leurs personnes aux hasards des routes défoncées et peu sûres, dès qu'il s'agissait de réaliser quelque gain. Les grandes foires, les dévotions célèbres les attiraient des quatre coins de la province. L'espoir de revenir chez eux l'escarcelle bien garnie leur faisait braver les ennuis et les risques de longues chevauchées. Les chemins étaient infestés de voleurs ; les auberges devenaient souvent de véritables coupe-gorges ; dans les plus inoffensives, on était dévoré par la vermine.

Ces misères ne comptaient pas au regard des périls que pouvaient courir et la bourse et la vie. De sinistres histoires se répétaient. On racontait, la terrible aventure d'une douzaine de marchands que le seigneur de Kerguézangor avait traitreusement invités à passer la nuit dans son manoir de Villaudren près Pontivy, et qu'aidé de sa femme et de ses gens, il avait égorgés pendant leur sommeil afin des'approprier leurs chevaux et leurs pacotilles. L'histoire est bien connue ; elle fait le sujet d'une complainte bretonne, ainsi que celle d'un petit marchand normand qui, descendu dans une louche auberge de Carhaix, où l'on assassinait les voyageurs, fut sauvé par la jeune servante, qui s'échappa avec lui et qu'il épousa.

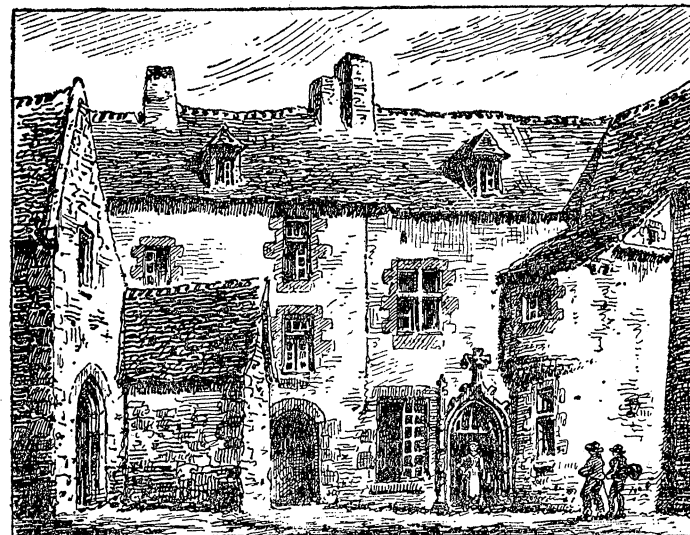
Il y avait, Dieu merci, d'autres hôtelleries que ces repaires de crimes, par exemple celle que Denys Perrault tenait en 1554 à l'angle de la place

Saint Corentin et de la Rue Obscure, à Quimper, où les gentilshommes, les gens de loi, les bourgeois notables, jusqu'aux chanoines, se réunissaient pour festoyer et boire frais ; et celle où la municipalité de Morlaix régala en 1559 M. de Boiséon et les 21 gentilshommes de sa suite d'un repas pantagruélique dont le menu conservé nous permet d'apprécier la prodigieuse faculté d'absorption des estomacs d'autrefois. On y servit, en guise d'entrée, 4 grandes pièces de bœuf salé, puis 3 chevreuils, 2 veaux, 1 mouton et demi, 3 têtes de veau, 3 lièvres, 2 jambons, des pigeons, des poulets, des pieds de mouton, sans parler du lard à larder, du beurre frais, des condiments. On y vida 123 quarts de vin, mais aucune mention de dessert, nos ancêtres appréciant davantage le plantureux et le solide.

En Bretagne, la nourriture était variée et peu coûteuse, animaux de boucherie, gibier, poissons. Perrot Clacquedent, le fameux gourmand mis en scène par Noël du Fail dans ses *Propos Rustiques* (1545), s'écrie la bouche pleine « Le bon bœuf ! je crois qu'il soit (*sic*) de Carhaix ! ». Les vins de Bordeaux et d'Espagne amenés par mer, coulaient si abondamment que sur les impôts de consommation, les villes prélevaient le plus clair de leurs ressources. A cette époque prospère, des hôtelleries bien pourvues s'ouvraient aussi bien aux pèlerins qu'aux marchands, dans les « places dévotes » où le grand pardon du saint était toujours suivi de foires importantes durant plusieurs jours. Elles sont encore debout à Saint-Jean-du-Doigt, à La Martyre, au Folgoat, et retrouvent aux solennités

estivales, un reflet de leur animation du temps passé.

L'usage du cheval (bidet ou roussin pour les hommes, haquenée pour les dames) s'est prolongé jusqu'à la moitié du XIX^e siècle, puisqu'on lisait encore dans mon enfance sur l'enseigne de beaucoup d'auberges — et je ne jurerais pas qu'on ne



ANCIENNE HÔTELLERIE DE SAINT-JEAN-DU-DOIGT
FONDÉE POUR LES PÈLERINS PAR LA DUCHESSE ANNE

puisse encore rencontrer quelques-unes — : *N...loge à pied et à cheval ; remise et écurie*. Les carrosses ont seulement apparu en notre lointaine province à la fin du règne de Louis XIII. C'étaient de massives guimbardes lourdement construites, que de grosses courroies de cuir maintenaient suspendues à quatre « moutons » ou supports sur un train à quatre roues. L'ébranlement de cette pesante ma-

chine exigeait quatre, souvent six chevaux, plus un autre de réserve.

Il fallait d'ailleurs des véhicules d'une solidité à toute épreuve pour résister aux horribles secousses des chemins d'alors, avec leur vieux pavage gallo-romain à demi-arraché, leurs ornières, leurs rochers pointant du sol, leurs fondrières et leurs gués. Après une journée de cahots, de heurts, de secousses, parfois d'émotions à la traversée d'un bois mal famé, à la descente d'une côte bordée de précipices, au passage d'une rivière torrentueuse, on arrivait au gîte tout moulu, morfondu, brisé de corps et d'âme, souvent trempé, peu en état de faire honneur à la cuisine de l'hôte. C'est en songeant à ces épouvantables chemins — mais étaient-ils meilleurs dans les autres provinces ? — que La Fontaine, sans les connaître autrement que par ouï-dire, a composé sa fable du *Charretier embourbé*

« Dans un certain canton de la Basse-Bretagne
Appelé Quimper-Corentin,
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage
Dieu nous préserve du voyage ! »

Les calamités de la Ligue avaient épuisé et dévasté la Bretagne. Population décimée par les massacres, la famine, la peste ; villages tombant en ruines, routes livrées aux rôdeurs et aux bêtes fauves, tout cela n'incitait guère à voyager. Cependant, le relèvement matériel fut assez rapide ; le commerce se ranima, la circulation équestre reprit, ainsi que celle des rustiques chariots où les paysans véhiculaient bois, grains et denrées. Pour

la première fois, en 1636, on vit apparaître un « touriste », c'est-à-dire un homme soucieux d'autre chose que de s'approvisionner de toiles de Quintin, de cuirs de Morlaix, de merlue sèche de Penmarc'h. C'était un Normand très cultivé, très friand d'interroger et d'apprendre, François Baudot, plus connu des érudits sous son nom additionnel de Dubuisson-Aubenay. Il accompagna à Nantes, en suivant un itinéraire capricieux, le commissaire du Roi près des États de Bretagne, et il a laissé de son voyage une relation extrêmement intéressante. Peu après, en 1645, un Parisien, Baltazar de Moncouys, grand amateur de raretés scientifiques et de curiosités de collection, descendit la Loire par le « coche d'eau », vaste chaland couvert qui dérivait lentement d'Orléans à Nantes, épargnant aux voyageurs peu pressés, sur ce « chemin qui marche », les heurts et la fange du parcours terrestre. Moncouys s'avança jusqu'à Vannes, avant de s'embarquer pour le Portugal, mais il n'eut pas l'idée de pousser plus loin, et un quart de siècle après, Jouvin de Rochefort, ayant déclaré que pour manger du bon poisson, il faut venir en Bretagne, constate que ce pays est encore « une province quasi-inconnue aux voyageurs. »

Le récit de ses pérégrinations, qu'il publia en 1672, a contribué sans doute à diriger vers l'Armorique plusieurs visiteurs, et à dissiper bien des préjugés sur la sauvagerie et l'ignorance des habitants. Déjà, Louis Coulon avait trouvé les Bretons « sociables », donc supérieurs aux Parisiens « avides d'argent », aux Orléanais « aigres et piquants » et aux Manceaux « rusez ». Les Vannetais

« faisoient mestier de bien boire », mais ils étaient tellement fiers du bon français qu'on parlait dans leur ville, qu'ils prétendaient l'enseigner aux Parisiens eux-mêmes. Le gourmet Du Fossé admira la prodigieuse quantité de saumons et d'aloses qui s'étalait au marché de Nantes, et le dit Jouvin savoura à l'auberge de *La Croix Verte*, à Muzillac, un si savoureux potage aux moules et un beurre de goût si fin qu'il s'empressa d'en prendre note.

Toutes les relations s'accordent sur ce point qu'on mangeait bien et à bas prix dans les hôtelleries bretonnes, surtout celles qui, situées sur les deux routes principales de la province (Rennes à Brest, Nantes à Brest) avaient intérêt à se maintenir toujours en bon état d'approvisionnement. Leur grand défaut était le manque de propreté, mais là, elles n'avaient rien à envier à leurs sœurs des autres régions de la France.

Malgré l'inconfort des gîtes, on se déplace de plus en plus. Signe certain de prospérité et de circulation en voie de développement, les hôtelleries se multiplient dans les villes. A Morlaix, en 1727, on ne compte pas moins de onze auberges à enseigne et écurie, donc différenciées des simples bouchons, qui, eux, sont bien quarante. Plusieurs étaient groupées dans la Rue au Fil, selon l'usage ancien qui voulait que tous les membres d'une même profession se sentissent les coudes.

Dans la rue de Guernisac, l'hôtellerie de *La Galère* existe encore sous une autre enseigne, joli type de logis d'autrefois à pignon pointu, aux trois étages débordants, soutenus par des poutrelles et des potelets de bois peint. Sa salle du rez-de-

chaussée, basse et sombre sous les solives enfumées, est évocatrice des scènes du passé, alors que la vaste cheminée de pierre où bouillonnaient et glougloutaient chaudrons et marmites rangés sur les braises ardentes en ordre de bataille, l'emplissaient de joyeuses clartés et d'odeurs succulentes. Derrière, l'écurie, au fond d'une cour verdâtre, est creusée comme un puits en plein rocher. Un autre type d'hôtellerie ancienne restaurée avec beaucoup de goût et d'intelligence est le *Vieil Hôtel* de Locronan, très pittoresque élément de ce cadre d'immuable granit qui entoure l'église monumentale visitée par la duchesse Anne.

*
**

Jouvin de Rochefort, le premier voyageur qui nous ait laissé un détail de son itinéraire (vers 1670) loue *Le Lion d'Or* de Quimperlé pour le « très bon vin de Gascogne » que ses compagnons et lui y burent. Cet hôtel existe encore ; l'enseigne n'a pas changé, non plus que la tradition de bonne table. A Châteaulin, ils trouvèrent à *La Croix Blanche* un hôte aimable et loquace, qui les entretenait en bon français, pendant le souper, de « plusieurs choses merveilleuses qui se trouvent dans le pays ». (Malheureusement Jouvin ne dit pas lesquelles). De son auberge de Brest, il ne souffle mot, et de celle de Morlaix il n'indique que le nom. Au-delà de Guingamp, dans le bois de Malaunay, les trois cavaliers furent assaillis par des malandrins, qu'ils mirent en fuite après avoir blessé l'un d'eux. Malaunay a gardé longtemps une très fâcheuse réputation.

tion. Des chouans s'y embusquaient encore à l'époque du Directoire pour arrêter et piller les diligences.

Les diligences mises en service sur les principales routes, dès la première moitié du XVIII^e siècle, furent saluées comme un immense progrès. Elles permirent des déplacements moins longs et plus commodes, et décidèrent bien des gens casaniers à changer momentanément d'horizons. Le XVIII^e siècle a été véritablement l'âge d'or des aubergistes. Il y avait de nombreuses voitures publiques, on ne voyageait guère la nuit, et il semblait qu'on eut pris plaisir à multiplier les « couchées ».

Si l'on ne rencontrait pas en Bretagne d'hôtelleries comparables à ce cabaret de Pont-de-Lunel, qui jouissait, au dire de Jean-Jacques Rousseau, d'une réputation européenne pour sa table à 35 sols par tête délicatement fournie en poissons, gibier excellent, vins fins, etc., les auberges ne manquaient cependant pas où un voyageur gastronome trouvait à satisfaire son péché mignon, et les connaisseurs se renseignaient avant d'aborder le long périple des cinq Evêchés. Ils se glissaient des noms d'enseignes : *Le Chapeau Rouge*, *Le Pot d'Etain*, *Le Lion d'Or*, *Le Grand Monarque*, *Le Panier Fleuri*, non moins savoureux que la chère dont on s'y régalaient.

Suivons depuis Nantes jusqu'à Rennes, en passant par Quimper et Brest, les traces des voyageurs dont certains illustres, qui ont, avant la Révolution, parcouru ainsi le pourtour de la Bretagne. A Nantes, Desjobert descendit, en 1780, à *L'Hôtel Saint-Julien* où il en coûtait 4 livres par jour. Il fut satisfait de la table d'hôte. « C'est la meilleure manière de

voyager. On y est fort honnêtement, et on apprend beaucoup de choses sur le pays. On dit, ajoute-t-il, que les tables de *L'Hôtel de la Comédie* et du *Chapeau Rouge* sont encore meilleures ». En 1782, Mistress Cradock apprécia la pension de l'hôtel nantais où elle s'était arrêtée. Elle fut moins contente de sa chambre. Mais son compatriote Arthur Young ne tarit pas d'éloges sur *L'Hôtel d'Henri-Quatre*, qui l'hébergea en 1788. « Je doute, écrit-il, qu'il existe en Europe une plus belle auberge ».

Sur la route de Vannes, la première étape était Pontchâteau. A *L'Hôtel du Lion d'Or*, chez Mesancourt, on était, paraît-il, « fort bien pour dîner et même coucher ». En poussant jusqu'à Muzillac, on trouvait *L'Hôtel de la Poste*, tenu par Girard. En 1780, Desjobert dut y dormir dans une chambrette sans feu qu'il préféra à la salle commune. Mais les maîtres du logis étaient « de fort bonnes gens », qui ne lui prirent que 6 livres 12 sols pour 2 jours, et le régalerent le soir d'un dessert de pruneaux crus, de petits gâteaux particuliers au pays, « légèrement sucrés, croquants comme des gimbelettes et fort bons », de raisins secs et d'amandes.

Lorsque le futur empereur de Russie Paul I^{er} et sa femme, voyageant incognito sous le nom de comte et comtesse du Nord, passèrent une nuit à Muzillac en se rendant à Brest (juin 1782), ils n'y trouvèrent, au dire de la dédaigneuse baronne d'Oberkirch, que de pitoyables auberges. En 1788, Young estima qu'à défaut d'autre agrément, la vie à Muzillac était très bon marché. Il eut à dîner deux

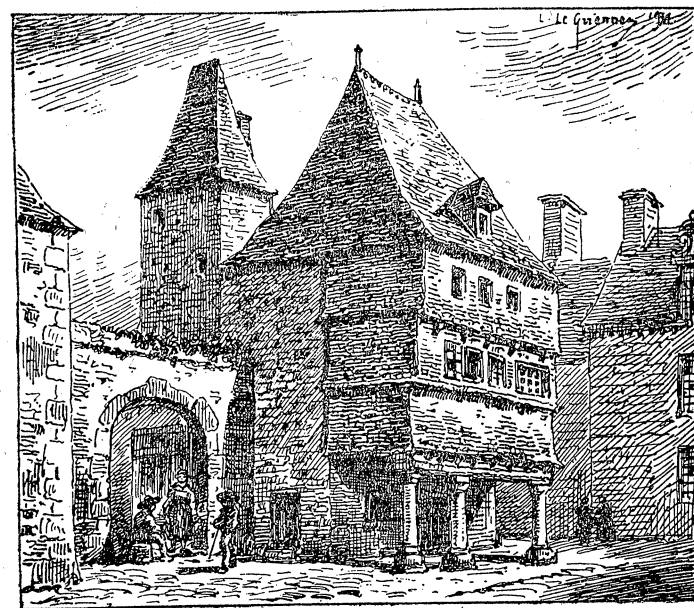
bons plats de poisson, des huitres, de la soupe, un canard rôti, un dessert abondant de raisins, de poires, de noix, de biscuits, le tout arrosé d'une pinte de vin de Bordeaux et d'un verre de liqueur. Il lui en coûta, y compris le foin et l'avoine de sa jument, 56 sous, plus 2 sous à la fille et autant au garçon.

Généralement, les voyageurs brûlaient Vannes, du moins au XVIII^e siècle, pour s'en venir coucher à Lorient. Dans cette dernière ville, la meilleure auberge était *L'Epée Royale*, sise à la porte de l'arsenal. Desjobert y dîna d'un bon maquereau, et y coucha dans une « chambre commode et gaie ». Quand Young passa à Lorient en 1788, il y avait une telle affluence de curieux venus pour assister au lancement du vaisseau *le Tourville*, qu'il ne put trouver la moindre place à *l'Epée Royale*. A l'auberge du *Cheval Blanc*, on consentit par grâce à insérer sa monture parmi vingt autres déjà serrées comme harengs en caque, mais lui-même n'obtint pas de lit. Il avait heureusement une lettre de recommandation pour M. Besné, négociant, qui l'accueillit d'une façon très civile et lui ouvrit son hospitalière maison.

Des hôtelleries de Quimperlé, outre le *Lion d'Or*, de vieille renommée, les relations de l'époque ne parlent guère, bien que dans ce ravissant pays, dont Cambry a célébré les ressources et le charme, la chère dût être aussi succulente que peu coûteuse. A Rosporden, on avait le choix entre *Les Trois Marchands*, mauvaise auberge, et *l'Image Notre Dame*, plus mauvaise encore. Dans la première la cuisine était terriblement malpropre. Il en

sortit pourtant, lors du passage de Desjobert, un souper de merluche fraîche, de perdrix et de veau, que notre voyageur absorba de très bon appétit.

Nous voici à Quimper-Corentin, vieille capitale du roi Gradlon, l'une des plus agréables villes de Bretagne, qui, en 1752, possédait une douzaine



ANCIEN HÔTEL DES TROIS PILIERS A LESNEVEN

d'hôtelleries. *Le Lion d'Or*, rue de l'Evêché, passait en 1780 pour la première, et c'est là que Desjobert descendit. Doué d'une langue bien affilée, la maîtresse du logis se glorifiait d'y avoir reçu l'Empereur, M. d'Aranda, le comte d'Artois, le duc de Chartres. Elle tirait vanité de son beau linge et de la propreté de son service, mais elle faisait

payer très cher aux voyageurs la fierté de dormir sous le toit qui avait abrité des Altesses royales. Pour un repas composé d'un morceau d'agneau, d'une omelette et de fèves, Desjobert dut déboursier 6 livres.

On poursuivait vers Châteaulin par cette route ardue et fatigante dont s'est plaint Mignot de Montigny. Il a pourtant goûté l'aspect agreste du lieu qu'Anatole Le Braz nommait de nos jours une « sous-préfecture d'Arcadie ». Les auberges de Châteaulin devaient manquer de confort, car c'est au presbytère que s'arrêtèrent en 1782 le comte et la comtesse du Nord, chez l'abbé Penguilly-Lharidon. Dix ans après, le bon recteur, banni de sa Cornouaille par la tourmente révolutionnaire, ne recourut pas en vain à la charité de son ex-hôte devenu empereur de Russie.

En continuant sur Landerneau, se rencontraient Le Faou et son auberge du *Lion d'Or*, dépourvue de remise, mais où ce qu'on servait était appétissant et propre. C'est là que descendit, le soir du lundi saint 1772, l'abbé de Boisbilly, chanoine de Quimper, qui venait de passer quelques agréables jours au château de Kerouartz en Lannilis, et rentrait chez lui. En attendant qu'on lui servît à dîner, il s'amusa à écrire une badine épître versifiée aux amis quittés quelques heures plus tôt. Il interrompt tout-à-coup ses effusions de gratitude pour saisir cuiller et fourchette.

La servante m'apporte une soupe à l'oignon,
Une anguille en ragoût et le quart d'un raïton.
Tout cela jusqu'ici n'a pas mauvaise mine ;
Aubergiste du Faou, honneur à ta cuisine !

A Landerneau, au débouché du fameux pont jeté sur l'Elorn par les vicomtes de Rohan, se croisaient les deux grandes artères de Bretagne. La ville était commerçante, passagère, comptait quelques riches négociants. Les voyageurs du temps sont discrets sur le chapitre de ses auberges, *Le Bras d'Or*, les *Trois Vieux Pélicans*, le *Bacchus*, les *Trois Piliers*. Sa proximité de Brest faisait qu'on n'y passait guère la nuit. L'hôtellerie du *Duc de Chartres* était en 1788, au dire d'Arthur Young, « la meilleure et la plus propre de l'évêché » (de Léon). Ce duc de Chartres, qui venait de séjourner à Brest, devait être un jour le roi Louis-Philippe.

Brest, capitale du légendaire roi Bristokus, a vu bien des célébrités, depuis Anne de Bretagne jusqu'à Paul I^{er}, depuis Duguesclin jusqu'à La Tour d'Auvergne, depuis Portzmoguer jusqu'au bailli de Suffren. Ceux, très nombreux, qui ont visité et décrit cette ville, semblent avoir ressenti une telle impression de son château, soi-disant fondé par Jules César, de son port entouré d'immenses constructions, de ses vaisseaux de ligne, ancrés ou évoluant dans l'une des plus belles rades du monde, que tout ce qui ne se rapportait point à ce redoutable appareil de puissance guerrière leur a paru négligeable, indigne d'être noté. Desjobert nous révèle seulement qu'en 1780, chez la femme Desmaretz, sur le Champ de Bataille, la pension était fort chère et mal apprêtée ; mais elle avait plusieurs chambres très propres à un écu par jour.

Chateaubriand, arrivé à Brest deux ans après en qualité de « soupirant de marine », se borne à dire

que son oncle, le capitaine de vaisseau de Boisteilleul, le mit en pension rue de Siam, à une table d'hôte d'aspirants. En général, les personnages officiels, les princes du sang, les grands seigneurs qui visitaient Brest, étaient reçus à l'hôtel de l'intendance, chez le commandant de la place ou de la marine, dans des maisons particulières. Pour le commun des mortels, il y avait des hôtelleries, des auberges, des cabarets de toute mine et de tout écot, depuis les honnêtes hôtels de la rue de Siam et du quai Tourville jusqu'aux dangereux bouges à matelots des Sept-Saints, du Pont-de-Terre et de Recouvrance. La poissonnerie brestoise avait du renom, et aussi les primeurs, les cerises, les fraises des environs. On pourra se rendre compte, en appréciant les menus de l'*Hôtel Moderne* et autres que cette réputation n'a pas cessé d'être méritée.

Entamons la route de Rennes par Saint-Brieuc, qui desservait le nord de la péninsule. Les diligences s'arrêtaient d'abord, pour la couchée, à Landivisiau. Le lendemain, la halte nocturne était à Belle-Isle-en-Terre ; on dînait sur le parcours à Morlaix. La vogue de l'auberge du *Pélican*, encore recommandée, dans le *Colloque* breton de 1764, comme la meilleure de cette ville, avait sombré devant celle de l'*Hôtel de Bourbon*, bien situé sur le quai, où passaient les voitures publiques. Desjobert y coucha en 1780, après s'être régalié de saumon et de raie, dans une vaste chambre où venaient de festoyer de joyeux corsaires, et qui demeurait encore empuantie d'alcool et de tabac.

Belle-Isle-en-Terre, « jaune et terreux, accroupi comme un mendiant au bord du chemin », a dit

Emile Souvestre, était pourtant un relais de poste et possédait trois auberges, plus que médiocres. Sur les hôtelleries de Saint-Brieuc, je n'ai pu glaner que peu de choses. Le *Pot d'Etain* a servi à baptiser une rue. Le *Chapeau Rouge*, devenu *Hôtel des Ducs de Bretagne*, curieux logis en bois sculpté de la rue Fardel, avait eu l'honneur, en 1698, d'abriter le roi d'Angleterre Jacques II, lors des préparatifs de son débarquement en Irlande. L'hôtel de *La Croix Rouge* existe encore. A Broons, le comte et la comtesse du Nord n'obtinrent à leur repas que des œufs, sous toutes les formes. La meilleure hôtellerie de Rennes était l'*Ecu de France*. Son rival, l'*Hôtel d'Artois*, auberge peu avenante, se trouvait bien située près la place du Palais. Young, en 1788 descendit à *La Grande Maison*. Il arrivait de Normandie, où les comestibles étaient « d'une cherté extraordinaire ». Aussi fut-il agréablement surpris de leur bon marché en Bretagne. A la table d'hôte de *La Grande Maison*, on donnait « deux services contenant quantité de bonnes choses et un dessert régulier très abondant ; au souper, un grand morceau de veau et un bon dessert ». Chaque repas ne coûtait que 40 sols. Pour 20 sols de plus, on avait de très bon vin au lieu de vin ordinaire.

Si l'on cherche à dégager les conclusions de ce « Tro-Breiz » hôtelier et gastronomique, on estimera que, somme toute, la situation des auberges bretonnes ne semble pas avoir été si mauvaise. Certes, elles ne brillaient guère par leur confort, mais nos ancêtres étaient en général gens peu raffinés. Ils passaient volontiers sur des inconvénients qui

nous paraissent intolérables, et s'accommodaient philosophiquement des misères du voyage, sachant bien que sur les grandes routes, on ne pouvait prétendre à toutes ses aises. Pourvu que la chère fût bonne, tout au moins suffisante pour satisfaire les exigeants estomacs de l'époque, le reste n'était que négligeables vétilles. De la sorte, on se maintenait en belle humeur, on jouissait des menues distractions qui s'offraient, on discourait avec ses compagnons, parmi lesquels il en était toujours d'intéressants et d'originaux, et l'on arrivait à bon port sans s'être le moins du monde échauffé la bile ni s'être mis martel en tête pour des choses qui n'en valaient pas la peine.

★
★★

Au moment de la Révolution, nous ne connaissions pas encore en Bretagne les « turgotines », voitures accélérées, dues à l'initiative de l'infatigable financier, et les Nantais qui avaient affaire à Brest devaient s'armer de patience, car le trajet n'exigeait pas moins d'une semaine. On enragerait à présent de cette allure de tortue. Nos ancêtres s'en accommodaient à merveille.

La Révolution suspend pour dix ans l'essor des voyageurs et la prospérité des grandes routes. Leur entretien est négligé ; les fondrières et les bourniers s'y multiplient, au point que les chevaux y sont « à la nage ». Des bandits, des chouans, vrais ou faux, guettent les diligences pour détrousser les gens, s'emparer des fonds publics transportés sous escorte, rançonner ou exécuter des

adversaires politiques comme le malheureux Audren, évêque du Finistère, qu'ils fusillèrent en 1800 sur la route de Quimper à Châteaulin. D'ailleurs, on circule le moins possible, car on a intérêt à ne point attirer l'attention. En maintes auberges écartées, on court risque de la vie. Quand on démolit celle du Ris, près de Douarnenez, on trouva enfouis dans sa cave deux squelettes.

Avec l'Empire revint la sécurité. Les routes désertées, s'animèrent de nouveaux. La politique chômant alors, la gastronomie connut une ère glorieuse. Il y eut, non seulement à Paris, avec les Berchoux, les Brillat-Savarin, les Grimod de la Reynière, mais dans les provinces lointaines, d'admirables gourmets, appréciateurs raffinés des richesses culinaires de leur région. Vers 1807, Laënnec père s'attendrissait en énumérant pieusement toutes celles de la Bretagne : poulardes de Rennes et de Guingamp, gras-double de Lamballe, choux et brioches de Saint-Brieuc, aloses, poires et muscats de Nantes, crêpes de Lannion et de Pont-l'Abbé, cerises de Plougastel, (il n'était pas encore question de fraises), turbots et oies grasses de Penmarch, *vins de retour* recelées par les caves de Brest, biscuits de Vannes et d'Audierne, huîtres de Tréguier, de Cancale et de Quimperlé, saumons de Châteaulin, de Quimper, de Rospenden, légumes de Morlaix, sardines de Concarneau, brochets de Pontivy, soles de Douarnenez, beurre de la Prévalaye et de Quintin, perdrix de Carhaix, laitages de Pacé, moutons de Plouézec et de Pont-Croix, bœufs de Callac, anguilles de Jugon, angélique de Châteaubriant, rainettes de Ploaré... Quelle fer-

veur dans cette affriolante litanie au dieu Gaster armoricain ! litanie d'ailleurs incomplète, à laquelle les andouilles de Guéméné, les gâteaux de Lesneven, le cidre de Fouesnant, les primeurs de Roscoff, les fouaces de Morlaix, les « cimerots » de Pleurtuit, etc., auraient pu fournir une si délectable rallonge.

C'est au temps de Louis-Philippe, surtout après la publication des ouvrages de Fréminville et des *Derniers Bretons* d'Emile Souvestre, que les écrivains et les dessinateurs romantiques s'avisèrent de découvrir la Bretagne. Ses bourgs éloignés, ses falaises venteuses, ses landes fleuries d'ajoncs, semées de « pierres druidiques », ses chemins creux, ses castels croulants et ses chapelles virent apparaître d'étranges voyageurs à la chevelure abondante sous une casquette plate, vêtus d'un sarreau serré à la taille, le sac au dos, le bâton à la main, l'agenda ou l'album en poche, hilares, verbeux, gesticulant, qui amassaient chemin faisant une moisson de croquis, monuments, sites, costumes et d'impressions de tout genre, archéologiques, artistiques, poétiques, ravis de marcher comme dans un monde nouveau, se croyant revenus au moyen-âge le plus reculé.

Auberges et hôtels bénéficièrent de ces précurseurs, de cette avant-garde de l'invasion touristique. Outre une cuisine souvent savoureuse, arrosée de ces vins de Bordeaux dans lesquels on nageait littéralement dans les bonnes hôtelleries de Bretagne, et qu'on payait un prix dérisoire, on y rencontra de curieux types dignes d'être étudiés. A Pontivy, l'hôtel était tenu par un ancien corsaire qui mimait avec feu ses combats d'autrefois, en

brandissant une bouteille comme un sabre d'abordage. A Carhaix, l'hôtel de *La Petite Perruque*



ANCIENNE HÔTELLERIE A SAINT-BRIEUC

avait pour propriétaire un Allemand nommé Stüder, qui faisait d'un air bonhomme les honneurs de sa table.

A Quiberon, Flaubert et Maxime Du Camp déjeunèrent en 1847 chez « le vieux Rohan-Belle-Isle » qui tenait l'hôtel Penthièvre. Ce descendant d'une des plus vieilles familles de l'Europe se mit sans façons à leur battre des biftecks et à leur faire cuire des homards. Plus fier apparut à M. et M^{me} Octave Feuillet, un vieux noble ruiné, mais de grandes manières, qui était devenu hôtelier aux environs de Lesneven. Reçus courtoisement par lui, ils demandèrent, au moment de partir, ce dont ils étaient redevables. — « Réglez cela avec la fille de service », répondit le vieux gentilhomme. « Je ne m'occupe jamais de questions d'argent ».

L'âge du chemin de fer

C'est vers 1850 que le rail franchit pour la première fois les marches bretonnes. La gare de Nantes fut construite en 1852, et la ligne de Paris à Rennes inaugurée en 1857. Dans les grêles et ridicules locomotives du temps, sommées d'un long tuyau de tôle, on voyait des monstres terribles, à la gueule enflammée, se ruant sur la vieille Bretagne pour l'asservir au progrès. Le poète Brizeux prophétisait en 1857 dans cette douloureuse élégie de la Bretagne qui fut comme son chant du cygne :

Le dernier de nos jours penche vers son déclin ;
Voici le dragon rouge annoncé par Merlin
Il vient, il a franchi les marches de Bretagne,
Traversant le vallon, éventrant la montagne,
Passant fleuves, étangs, comme un simple ruisseau,
Plus rapide cent fois que la couleuvre d'eau

.

C'est le grand ennemi. Pour aplanir sa voie
Menhirs longtemps debout, chênes, vous tomberez
L'ingénieur vous marque et l'ouvrier vous broie
Tombez aussi, tombez, ô cloîtres vénérés.

.
Adieu les vieilles mœurs, grâces de la chaumière,
Et l'idiome saint, par le barde chanté,
Le costume brillant qui fait l'âme plus fière,
L'utile a pour jamais exilé la beauté.

Tandis que les amis des lumières se félicitaient d'introduire enfin la civilisation parisienne dans cette province encroûtée et ignorante, les poètes et les artistes gémissaient d'assister à l'agonie des choses du passé.

Il est certain que l'arrivée des trains à Saint-Malo, à Brest, à Châteaulin, facilita singulièrement l'invasion pacifique de la Bretagne, non seulement celle des commis-voyageurs et des gens d'affaire, mais aussi de tous ceux qu'attiraient le renom d'originalité et de pittoresque du pays. Les hôtels en profitèrent d'emblée. Ceux qui existaient déjà s'agrandirent, beaucoup se créèrent. Par malheur, on renonça trop aux vieilles enseignes si amusantes. Un hôtel qui se respectait ne pouvait plus s'appeler *l'Ecu de France*, *le Lion d'Or* ou *le Cheval Blanc*. Il lui fallait un nom plus ambitieux, plus adéquat au progrès, et c'est ainsi que foisonnèrent les banals *Hôtels du Commerce*, *de la Poste*, *des Voyageurs*, *de Paris*, *de France*, *de l'Europe*, *de l'Univers*.

Grâce à cette commode et rapide voie d'accès qui mettait notre lointaine Armorique à quelques heures seulement de la capitale, les touristes affluèrent chez nous, le Guide Joanne à la main, les

« baigneurs » s'installèrent sur nos plages, des colonies de peintres et de littérateurs se groupèrent en certains coins d'une variété et d'un charme particuliers, à Roscoff, à Morgat, au Huelgoat, à Pont-Aven. Ce fut le peintre Emmanuel Lansyer, enthousiaste du pays, qui attira à Douarnenez ses confrères Jules Breton, Valério, Anastany, Walberg, Leconte, Japy, Lecamus, le sculpteur Drouet, le compositeur Massenet, les écrivains André Theuriet, José-Maria de Hérédia, André Lemoyne. Ils descendaient à *L'Hôtel du Commerce*, tenu par le Norvégien Veleder, qui, complaisant à cette troupe sans mélancolie, la servait à part. Il y avait la table d'hôte des Philistins à 11 heures et celle des artistes à midi. En face, dans la même rue, était *L'Hôtel des Voyageurs*. La diligence de Quimper faisait impartialement halte entre les deux, et le personnel des maisons rivales s'en arrachait le contenu, gens et paquets.

A Roscoff, l'animateur fut le peintre Michel Bouquet. Déjà, les grèves de cette vieille petite ville de corsaires avaient vu Littré s'ébattre dans l'onde salée et Alexandre Dumas père colliger de rares recettes de cuisine. Jules Claretie en révéla l'attrait à ses lecteurs. Des peintres anglais, américains, voire français, plantèrent leur chevalet parmi les rochers et les moulins du délicieux Pont-Aven, tandis que d'autres étaient séduits par les falaises de Morgat, les cascades et les ombrages du Huelgoat, le Fontainebleau breton. « L'école de Pont-Aven » se pare du souvenir de Gauguin, futur peintre des Tahitiennes. L'Hôtel Julia, qui l'hébergea et bien d'autres artistes, Harrison, Ridet, Tochet,

Le Blant, Aubry Hunt, Le Goût-Gérard, Somerset, Emsley, en acquit une vraie célébrité.

Des hôteliers typiques se révélèrent. Le plus connu fut peut-être l'obèse Batifoulier, à Audierne, « hôte rabelaisien » qui rappelait à André Theuriet, « vulgarité en plus et éclair de bonté spirituelle en moins », l'auteur des *Trois Mousquetaires*, et qui découpait une langouste « avec le sérieux d'un grand-prêtre procédant au sacrifice ». Sa table d'hôte était fameuse. Un excursionniste y fit en 1889 « un de ces repas arrosés de cidre mousseux, où les personnes sobres se sentent déjà rassasiées après les hors-d'œuvre ». « Véritablement, s'écrie-t-il, ces hors-d'œuvre bretons n'ont pas leur pareil : crevettes, sardines fraîches et surtout les artichauts si tendres et d'un goût si fin ! » Outre les poissons de mer, on mangeait aussi chez Batifoulier d'exquises truites pêchées dans le Goayen. A Testraou, l'Hôtel de la Plage était tenu par M. Le Bihan, l'ancien ordonnateur du fameux dîner Sainte-Beuve, qui réunissait chez Magny, vers 1870, d'illustres convives.

Le Finistérien Pol de Courcy écrivait, sous le Second Empire : « Tout marche à la vapeur. Nous faisons plus de chemin en une heure que nos pères en un jour ». Qu'eût-il dit de nos vitesses actuelles, des locomotives monstrueuses près desquelles les machines d'autrefois paraîtraient des jouets d'enfants, de nos autos faisant sur route du cent à l'heure, de nos avions et du tour du monde, non plus en quatre-vingts, mais en neuf jours ? Il eut sans doute déploré ces excès, cette folie de la rapidité, lui qui voyait dans les deux jambes

du piéton le mode de déplacement idéal, le seul qui permit d'explorer à fond une contrée, de pénétrer son caractère intime. Cela est vrai, même aujourd'hui, mais quel avantage cependant que de pouvoir être mené si diligemment à pied d'œuvre, de s'assoupir le soir en quittant le Quai d'Orsay pour n'ouvrir les yeux qu'en gare de Quimper-Corentin, entre la rivière d'Odet et le Mont-Frugy, et pour débarquer, moyennant une heure de wagon de plus, devant la baie radieuse de Douarnenez, ou l'Atlantique écumant sur les Etocs de Penmarc'h ! Et les automobiles, qui permettent les plus sinueux itinéraires, gravissant d'un seul élan les pentes des Montagnes Noires, affrontant vaillamment de cahoteux « chemins verts » au bout desquels s'ouvre le portail à mâchicoulis d'un vieux manoir féodal ou pointe le clocheton brodé de mousses d'or d'une chapelle gothique !

A ces facilités de locomotion et d'exploration, à ses multiples attirances, la Bretagne doit d'être devenue la terre élue des touristes. Il importe qu'elle ne déçoive pas ceux-ci, et que soient tenues toutes les attrayantes perspectives qu'on leur a ouvertes en son nom. Que les hôtels se fassent de plus en plus accueillants et aimables à leur clientèle ; qu'ils lui assurent en premier lieu ce confort dont on ne saurait plus aujourd'hui se passer. Qu'ils s'efforcent de restituer autant que possible cette atmosphère de cordialité amicale des hôtelleries de la vieille France, dont les relations nous ont conservé le parfum, dans laquelle le cœur s'épanouissait, le corps se détendait, l'âme se sentait à l'aise. Que dans

leurs menus ils fassent entrer le plus possible d'éléments locaux et de spécialités du pays, surtout quand celles-ci sont réputées et vraiment dignes de l'être. Les nombreux tenants de la géographie gastronomique sont très sensibles à de telles attentions. Quel voyageur voudrait quitter Quimper sans avoir savouré les crêpes beurrées, le cidre de Fouesnant, les soles de Bénodet ; Douarnenez sans connaître le goût des sardines de la baie et des moutons du Cap ; Penmarc'h, Roscoff, Plougastel, sans avoir apprécié leurs légumes et leurs fruits ; Morlaix sans s'être barbouillé les lèvres et réjoui l'estomac de l'exquise crème de Ploujean ?

*
**

Il y a à Quimper une humble hôtellerie XVII^e siècle, tombée au rang de débit de boissons. Son enseigne de *La Croix Verte*, sa situation près de la porte de la Tourbie, que franchissaient les diligences de Morlaix et de Landerneau, la simplicité de sa façade basse, devaient plaire aux voyageurs peu fortunés, pour qui les hôtels du *Lion d'Or* et de la *Grande Maison* étaient inaccessibles. Il s'y trouve, au rez-de-chaussée, deux salles, et deux autres à l'étage. On mangeait en bas, on couchait en haut. Une trappe dans le plancher donne accès à une cave de terre battue. Le porche s'ouvre sur une petite cour triangulaire, bordée de vétustes remises, à gauche de laquelle un puits fait saillie sur la muraille.

C'est en comparant cette auberge chétive à nos

palaces babyloniens que l'on mesure le chemin parcouru depuis l'époque où Messieurs le sénéchal de la juridiction de Lezarscoët et le procureur fiscal des Regaires de Cornouaille y vidaient ensemble le coup de l'étrier avant d'enfourcher leurs bidets de Briec, ou de grimper dans la rotonde du coche.

Les temps d'autrefois sont bien révolus, et il serait injuste de les exalter aux dépens du présent. Sachons seulement garder d'eux ce qu'ils avaient de louable. Sans rien négliger des apports constants du progrès que notre chère et belle province conserve le meilleur de ses séculaires traditions, et qu'elle maintienne dignement sa place dans ce pays de France qui peut conquérir pacifiquement le monde, dit Lenôtre, « rien que par la grâce accueillante et l'hospitalière courtoisie auxquelles il a dû jadis la réputation d'être le paradis des amoureux de la route ».

Hôtel du Parc Quimper

Irfler-Trellu, Propr^{es}



Quelques relais du "Tro Breiz" gastronomique
et hôtelier d'aujourd'hui



Grand Hôtel "Ar Vro" Saint-Cast (Côtes-du-Nord)

Au bord de la plage et dans les bois. Ascenseur. Décoration des salons et salles à manger par Mary PIRIOU. Jardins. Parc. Tennis.

Annexe : Ecole hôtelière pour jeunes filles.

Vieil Hôtel Locronan (Finistère)

Relai de tourisme dans un cadre artistique unique. Spécialités régionales. Table premier ordre.

Locronan est la seule cité qui ait conservé entièrement son style xv^e siècle. Eglise la plus curieuse de Bretagne. Tombeau de saint Ronan érigé en 1505 par Anne de Bretagne.

Grand Hôtel de la Plage Carnac (Morbihan)

En bordure de la plage. Vaste et magnifique parc. Tout le confort. Restaurant et cave premier ordre.

Visiter : Le Mané-Lud (dolmen le plus remarquable que l'on puisse voir), le Men-er-Hroech (pierre de la fée), le Mané-Ruthual, le tumulus de Mané-er-Hroech (restes de construction romaine), l'église de Carnac de 1639, le musée Miln (renfermant une collection magnifique d'antiquités romaines), la chapelle Saint-Michel bâtie sur un tumulus de 20 mètres de hauteur), les célèbres alignements de Carnac (3.000 menhirs), le tumulus de Kercado (30 mètres de hauteur), le plus remarquable que l'on puisse voir.

Quimper Capitale de la Cornouaille

Hôtels. Outre l'HÔTEL DU PARC, se référer aux guides du Touring-Club de France, Michelin et Guide de l'Office National du Tourisme.

Visiter : Cathédrale gothique du XIII-XIV^e. Musée archéologique breton. Musée de peinture et de sculpture. Très nombreuses maisons du XVI^e. Eglise romane de Locmaria du XI^e. Préfecture gothique moderne. Eglise de Kerfeunteun du XVI^e. Magnifiques promenades du quai de l'Odet, mont Frugy et allées de Locmaria. Faïenceries d'art breton. Artisanat local (bois de FOUILLEN et BOUGUENNEC). Pêche fluviale et sportive. Spécialités gastronomiques : poissons, crustacés, crêpes de blé noir, crêpes à dentelles, cidre de Fouesnant, fruits.

Centre de Tourisme

De Quimper à Brest par : Locronan, Ménez-Hom, Morgat, Pointe des Pois, Camaret, Pont de Térénez, Le Faou, Daoulas, Plougastel et Pont de Plougastel.

Quimper à la Pointe du Raz par : Plozévet, Audierne, St-Tugen.

Quimper à la Pointe des Pois par : Locronan, Morgat, Camaret.

Quimper au Huelgqat par : Trégourez, Saint-Herbot, Pleyben, Châteauneuf.

Quimper à Pont-Aven par : Bénodet, Beg-Meil, Concarneau.

Quimper à Penmarc'h par : Pont-l'Abbé, Saint-Guénolé, Phare d'Eckmühl.

L'Odet par les vedettes.



Circuits automobiles par les auto-cars de Cornouaille du 1^{er} juin au 30 septembre

Trémoueux, 10, boulevard de Kerguelen, Quimper.

Renseignements à l'agence des Chemins de fer du P.-O., 16, boulevard des Capucines, Paris ; au bureau des Auto-Cars de Cornouaille, gare de Quimper ; ainsi qu'aux bureaux des agences de voyages.

Hôtel Beau-Rivage, Concarneau

Belle vue sur la mer. Parc. Tennis. Maison particulièrement recommandée aux familles pour sa cuisine, son confort, ses excellentes conditions ainsi que pour le repos idéal que l'on y goûte. M^{me} Le Roux, propriétaire.

"A la Civette", 16, rue du Parc - Quimper

Grand choix de meubles anciens (lits clos, armoires, coffres XVI^e et XVII^e).

Faïences de Quimper, poupées bretonnes, dentelles. Expéditions dans le monde entier.

Faïences et Grès de Quimper Marque HB fondée en 1420

Grand dépôt céramique. Maison Ligen-Bernard (près la Cathédrale), 8, rue Elie-Fréron, Quimper. Expéditions pour tous pays. Demander catalogue.

Les Crêpes Dentelles "Les Délicieuses" Maison Tanguy, Quimper

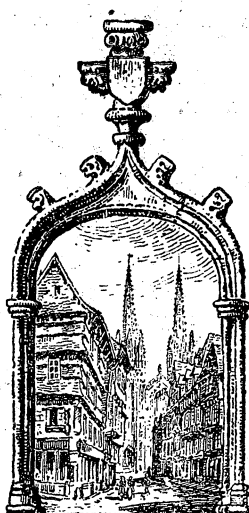
sont les meilleures, les plus réputées. Modèles spéciaux pour l'exportation.

La Route de Bretagne

Toute la côte bretonne en 6 jours. Etablissements Beaudré, 3, rue Kitchener, Dinan (Côtes-du-Nord). Téléphone 2-41.



Imp. Bargain — Quimper, 1, Quai du Stéir



Edité par l'Hôtel du Parc

Tous droits réservés